

José Carlos Llop

Solstice

roman traduit de l'espagnol
par Edmond Raillard

Jacqueline Chambon

*Pour Helena et pour les garçons,
depuis notre Varykino personnelle.*

La méditerranéité ne s'hérite pas, elle s'acquiert.

PREDRAG MATVEJEVITCH

*What are days for?
Days are where we live.
They come, they wake us
Time and time over.
They are to be happy in:
Where can we live but days?*

PHILIP LARKIN

*Tu me demandes quelle utilité il y a à lire les
Évangiles en grec.
Je te réponds qu'il est bon de promener notre
doigt*

*sur des lettres plus perdurables que celles qui sont
gravées dans la pierre
et qu'en prononçant lentement leurs sonorités
nous connaissons la véritable dignité du lan-
gage.*

CZESLAW MILOSZ

Et in Arcadia ego

Je dois mon paradis privé à deux circonstances singulières : à ma condition d'insulaire et à l'armée. Plus précisément, au fait que mon père était militaire et que pendant toute mon enfance il a été en garnison à Majorque. Par ailleurs, l'île de Majorque était la terre de notre famille. Mon paradis se trouvait en zone militaire et par conséquent interdit au monde – lequel, comme on sait (ou du moins comme le savent les enfants de militaires), est civil. Que son entrée soit interdite aux autres et protégée par des hommes en armes renforçait encore l'impression d'*hortus conclusus*, avec des épées flamboyantes qui en barraient l'accès aux intrus, sous forme de chevaux de frise, de guérites, d'uniformes, d'armement et de buffleteries. Le lieu ? Une lointaine batterie côtière, dans les années 1960. Et là, la maison où nous passions nos vacances d'été : le pavillon de commandement adjacent au grand bâtiment de casernement qui abritait la garnison et l'armement léger de la Batterie : mousquetons, baïonnettes, harnachement, le pistolet du sergent – seul le sergent avait un

pistolet –, deux mitrailleuses et les munitions correspondantes. Tout cela à la vue de tous, ce qui est la façon dont on dispose ces choses dans la vie militaire. Et plus bas, à quelques kilomètres, les canons de la Batterie : quatre pièces d'artillerie Schneider-Canet provenant d'un vieux cuirassé, installées à terre et modifiées pour la défense de l'île en cas d'attaque ennemie.

La batterie d'artillerie, comme d'autres, disséminées le long de la côte de l'île, avait été installée pendant la guerre d'Abyssinie – et c'était bien loin, l'Abyssinie, mais ses origines d'opérette impérialiste italienne laissaient prévoir une éventuelle guerre en Méditerranée –, et elle avait été renforcée pendant la Seconde Guerre mondiale pour protéger l'île de toute attaque alliée ou nazie, selon l'évolution du conflit et la stratégie changeante du régime. Dans le fond, je devais mon paradis à Franco, non parce qu'il était chef de l'État à ce moment-là, mais parce que le plan de batteries et de nids de mitrailleuses qui protégeaient la côte avait été une de ses réalisations lorsqu'il était commandant militaire des Baléares, au début des années 1930. Et là, je dois revenir à l'Abyssinie et au rêve impérial du Duce : dans le prolongement de ce rêve, la possibilité avait été envisagée, sous différentes formes, pendant la guerre civile, d'italianiser les Baléares et de les transformer en base de Mussolini, à proximité de l'Afrique du Nord. Si bien que l'implantation de cette batterie – et d'autres du même type –, vue sous l'angle « abyssinien », ne semblait en rien extravagante.

Les ennemis du paradis – et cela je l'apprendrais beaucoup plus tard – sont d'ordinaire ceux qui ne s'y trouvent pas. C'est pour cela qu'ils ne comptent pas. Je veux dire qu'ils n'existaient pas alors et qu'ils ne comptent pas maintenant. À l'intérieur, en revanche, il y avait nous. Mais pas seulement nous. Ces canons protégeaient aussi les morts : les âmes des morts les plus anciens de Majorque, quand ce n'était encore qu'une île sans nom. Il s'agissait de morts sans continuité et sans descendance : un peuple perdu, une race éteinte. Ces quatre canons Schneider-Canet, qui venaient d'un vaisseau de guerre de l'époque de la perte de Cuba et des Philippines, protégeaient les sites de peuplement des premiers habitants de Majorque, qui avaient eux aussi choisi ce paysage aride pour y vivre. Et face à la mer demeuraient, éparpillés dans le paysage aride, leurs petites citadelles fortifiées, leurs cimetières et leurs monuments mégalithiques : navettes, *talayots* et dolmens. Ces grandes lauses étaient éparses autour du télémètre de la Batterie – comme un fossile sur une cheminée Art déco –, sous des oliviers touffus qui remplaçaient maintenant leur toiture de pierre, ou entourées d'énormes buissons de lentisque qui servaient également de refuge au bétail. Murs, colonnes, cercles concentriques, tombes... autant de vestiges de l'âge de bronze. J'associais la solitude du paysage – qui favorisait les sentiments de liberté et d'indépendance – à la vie de ces hommes préhistoriques, qui avaient d'abord vécu dans des cavernes et ensuite dans leurs villages de pierre. Leurs cavernes proches de la mer étaient dépourvues de peintures montrant des

scènes de chasse, de pêche ou de natation. Leurs villages étaient recouverts de végétation. L'homme sans histoire. L'homme sans passé ni futur. L'homme seul. Comme le paysage seul et solitaire, le même paysage de grès et la même végétation – palmier nain, olivier sauvage, lentisque, camomille... – qu'avaient contemplés ces hommes avant que s'éteigne leur civilisation rudimentaire. *Et in Arcadia ego*, grâce à mon père, qui ne représentait pas seulement la modernité militaire dans le paysage primitif, mais aussi la solitude de ce paysage, son aridité, comme un refuge des saints Pères, ce qui lui allait si bien. Sans qu'aucun de ces deux aspects – son caractère militaire et son besoin primitif, c'est-à-dire authentique, de solitude – empiète sur l'autre ou lui nuise. Ils étaient aussi complémentaires que l'avaient été la culture mégalithique et la culture de la guerre comme moyen de défense. Ces deux choses dans un paysage d'une beauté sèche et ancienne, comme certains fragments de la Bible ou de l'*Odyssée*. En fin de compte, quand le paradis disparaît, c'est toujours la littérature qui apparaît.

Le voyage

Le 1^{er} août, à neuf heures et demie du matin, une Simca de l'armée de terre, couleur cerise, se garait devant chez nous, au numéro 30 de la vía Alemania. Sept années de suite, chaque 1^{er} août, cette Simca de l'armée, couleur cerise, s'est garée devant l'immeuble rationaliste où nous habitons, prête à nous conduire à plus de quatre-vingts kilomètres de la ville.

À ce moment, à neuf heures et demie du matin, il se produisait un effet de miroir : les lignes « années 1930 » de la voiture coïncidaient avec les lignes nautiques du rationalisme architectural de l'immeuble. Un rationalisme modeste, sans marbres ni chromes, comme les colonies ouvrières que Mussolini fit construire dans les faubourgs des grandes villes. Voiture et bâtiment appartenaient à la même époque et participaient de la même atmosphère, et on aurait dit que l'entrée vitrée de l'immeuble était faite pour que cette automobile s'y reflète, et vice-versa.

Je parle de la période qui va de 1961 à 1968, ce qui signifie que cette image était déjà démodée et, bien

qu'il le fût, nous vivions dans un monde qui ne nous paraissait pas démodé. Pas à moi, en tout cas, comme bien d'autres images démodées qui sont des fragments de ma vie. Dans ce monde circulaient des automobiles et des camions fabriqués dans les années 1930 et 1940, qui se mêlaient aux véhicules utilitaires fabriqués en Espagne ou à des voitures semi-sportives comme les Dauphines Gordini, dont les couleurs semblaient sorties d'un aquarium tropical. La couleur cerise de la Simca allouée à mon père était aussi, sans que nous nous en rendions compte, une couleur extravagante, car les véhicules de l'armée étaient kaki ou noirs, et de toute ma vie je n'ai jamais vu ou entendu mentionner une autre voiture de cette couleur, que j'associerai toujours à mon père et à son affectation à l'état-major.

Pendant sept étés – ou plus exactement six mois d'août – nous avons vécu à Betlem, dans la baie d'Alcúdia, près de la Colònia de Sant Pere, que nous appelions alors Colonia de San Pedro, bien que nous disions toujours Betlem et jamais Belén*. J'avais cinq ans la première fois et douze ans lorsque nous en sommes partis, toute mon enfance, un autre territoire que l'on associe habituellement au paradis, sur des bases théologiques, je suppose : le paradis, non comme lieu mais comme état. Mais dans l'enfance,

* Betlem (Bethléem) et Colònia de Sant Pere sont les noms majorquins, Belén et Colonia de San Pedro les noms castillans, en vigueur sous le franquisme. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

le paradis est dépourvu de base théorique : il est là, il n'est pas une essence, il est dans un espace et non le contraire, il n'est pas en nous. Comme le Shangri-La imaginaire des adultes ; sauf que ce mythe n'en est pas vraiment un – il n'y a pas d'invention –, il s'agit plutôt de la transfiguration d'un espace réel en espace mythique.

À cette époque, mon père était lieutenant-colonel et il était affecté au commandement de région. Mon père a été lieutenant-colonel pendant de longues années. Tellement longtemps que j'avais l'impression qu'être lieutenant-colonel était une façon d'être militaire, comme être artilleur ou diplômé d'état-major, ce que mon père était et a toujours été. Naturellement, le fait qu'il soit lieutenant-colonel d'état-major a été déterminant pour que je connaisse le paradis, que j'en garde une certaine mémoire et l'évoque aujourd'hui en écrivant. Parce que lorsque mon père fut promu colonel et assumait le commandement du 91^e régiment mixte d'artillerie – dont dépendait la batterie côtière où se situait le paradis –, il décida qu'il ne pouvait plus demander à disposer du pavillon de commandement. Bien qu'il ait payé un loyer pour ce mois d'août pendant six années successives et que, réglementairement, il pût continuer à le faire, il considéra qu'il n'était pas correct de solliciter un bien dont la concession dépendait de lui.

Traverser l'île était un voyage qui représentait la traversée d'un continent – c'est ainsi que les insulaires voyaient l'île – et sa durée – une matinée entière –,

la fuite en Égypte. Nous quittions la ville entre neuf heures et demie et dix heures et nous arrivions à Betlem pour déjeuner. Comme tout voyage, et plus encore s'agissant d'aller au paradis, il revêtait un certain caractère initiatique, symbolisé par trois rencontres, qui me semblaient appartenir au monde des *ron-daies** que j'écoutais à la radio à la tombée de la nuit. La première rencontre était celle du diable, tellement présent dans ces contes, qui apparaissait (comme, dans les Évangiles, dans le séjour au désert) à un virage du premier tiers du voyage. Le diable surgissait sur la route, on ne savait d'où, avec un trident de bois – en réalité, une fourche pour soulever la paille – et de grandes cornes de bouc. Il portait un large bleu de travail noirci par la fumée et bariolé de petites flammes qui entouraient un squelette aussi haut que le diable lui-même et il portait une capuche, peinte également et figurant un visage grotesque, mi-tête de mort humaine mi-animal, tirant une langue rouge, longue et moqueuse. Ce diable bondissait au bord de la route en agitant son trident d'un air menaçant, puis il disparaissait, ou c'était la voiture qui le dépassait et il restait là à sauter et à menacer et à tirer cette langue condamnée à ne jamais rentrer dans sa bouche et à ne jamais se reposer. Mais dans cette rencontre la peur n'existait pas. Il y avait un avertissement joyeux de la part de ma mère et quelque chose de parodique et de disloqué dans la danse démoniaque, qui empêchait

* Contes populaires majorquins.

que la peur – tellement présente dans l'éducation religieuse de ma génération – prenne corps et fasse des siennes. Et dans cet humour – également présent dans les revers subis par le diable dans les *rondaies* –, il y avait quelque chose que, des années plus tard, guidé par l'écrivain Cristóbal Serra, j'observerais aussi chez Blake : qu'on ne vainc le mal que si on ne le prend pas au sérieux, c'est-à-dire par le rire.

La seconde rencontre avait lieu au deuxième tiers du voyage et était plus sinistre que le diable dansant. Je me rappelle la beauté de l'endroit : des arbres touffus, un grand bassin, quelques vergers en contrebas. Et dans une clairière de terre rouge, un énorme arbre sec d'où pendaient de grands fruits comme des poches ou des sacs. Il y en avait tant qu'il était difficile de voir que cet arbre – un micocoulier – n'avait pas une seule feuille : il était aussi mort que le figuier auquel Judas s'est pendu et, comme ce figuier, ses branches portaient des fruits pestilentiels. Des dizaines et des dizaines d'animaux y étaient accrochés : des chats sauvages, des genettes, des martres et des belettes, et ces cadavres pendus avaient une double mission de prévention et de châtement exemplaire. Mais ils étaient aussi le signe d'une brutalité inconnue et d'un double langage qui se reflétait de façon subtile dans la façon de nommer les espèces : les chats étaient des chats et les martres des martres ; les genettes, en revanche, n'étaient pas des *jinetas* mais des *genetes*, et les belettes, non pas des *comadrijas* mais des *mostels* ; de même que le micocoulier n'a

jamais été *almez* mais *lledoner** et pour moi, même si je ne l'ai jamais dit devant mes parents, il était l'arbre de la Mort ou une espèce de Bergman méditerranéen avant la lettre (je veux dire, avant que je voie *Le Septième Sceau*).

Le caractère symbolique des deux rencontres fut de plus en plus évident au fur et à mesure que le temps passait : il n'y avait pas de paradis sans rite de passage, sans peurs, sans douleur. Il n'y avait pas de voyage sans la connaissance de l'étranger et cela, l'étranger, c'était le revers de notre propre monde. J'ai immédiatement mis en rapport le diable bariolé avec l'arbre de la Mort : l'exaltation du paganisme, même burlesque, conduisait au déchaînement de la brutalité la plus crue, sans qu'il soit besoin d'être Néron dépeint par Suétone, des personnages dont on parlait aussi à la maison. Comme s'ils étaient vivants. Mais avant, en chemin, il y avait une troisième rencontre, qui représentait le contact avec le monde et le pouvoir au-delà de tout pouvoir. Cette rencontre avait aussi un parfum de Nouveau Testament, mais dans le sens d'une parabole. La route de Ses Comunes était longue et droite et nous nous arrêtions habituellement là pendant quelques minutes avant de reprendre le voyage : pour nous dégourdir les jambes, dire la prière de l'Ange-lus et, pour les enfants, soulager notre vessie. Alors surgissait la troisième apparition, sous la forme d'un homme armé d'un fusil et coiffé d'un chapeau de paille.

* Noms castillans, puis majorquins.

Il portait un uniforme à rayures, comme à l'époque où Cuba était une colonie, et il avait en travers de la poitrine une bande de cuir avec au centre une plaque de métal ovale, resplendissante. Le fait que notre voiture soit une voiture de l'armée – avec les lettres ET* sur la plaque – ne l'arrêtait pas. Cet homme était – et, surtout, avait conscience de l'être – une représentation du pouvoir terrestre. Un pouvoir sans transcendance métaphysique, mais avec une transcendance physique suffisante pour mettre au pas n'importe quel incubé ou succube folâtre si cela était nécessaire.

L'homme au fusil s'adressait au chauffeur (qui ce jour-là ne portait pas l'uniforme) et celui-ci, comme un interprète au garde-à-vous, murmurait à mon père une phrase inaudible. « Allons-nous-en », nous disait notre père, après avoir allumé une cigarette et avoir réfléchi un instant, assis dans la voiture, sans daigner faire autre chose qu'un léger salut avec l'index, le pouce et le majeur. En gardant ses distances, comme un Pantocrator. Loin de ce que représentait le garde forestier, comme le Pantocrator est loin, sur la coupole du temple, et sans tirer avantage de sa condition de militaire pour le chasser. Ensuite, l'homme en uniforme disparaissait dans le sous-bois, que nous appelions *gar-riga*, et le garde-chasse, *garriguer*. Un été, j'ai demandé. « Ce sont des terres qui appartiennent à March », répondit mon père impavide avant de passer à autre chose, comme si ce nom n'avait rien à voir avec lui – ce

* Initiales de *Ejército de Tierra* (armée de terre).

qui était vrai – et comme si je devais savoir qui était March. Comme si tout le monde à Majorque savait qui était March, et cela aussi était vrai : tout le monde savait. Tout le monde sauf mon petit frère et moi, pour qui le seul March au monde était un play-boy célèbre à l'époque, dont l'appartement était sur le même palier que le nôtre et qui s'appelait Ernest, comme dans la pièce d'Oscar Wilde*, mais à l'envers, tellement étaient nombreuses les femmes qui lui tournaient autour et qu'il séduisait presque sans effort.

Mais voir notre père nous enjoindre de remonter en voiture et quitter les lieux était pour moi aussi étrange que l'apparition démoniaque et bondissante ou la vision statique de l'arbre de la Mort. Et c'était Circé, les Lestrygons et Polyphème. Ou plutôt ça le devint, l'été où mon grand-père maternel m'offrit un livre de récits mythologiques que je lus dans l'Attique majorquine de Betlem et que, des années plus tard, je vendis dans une librairie de livres d'occasion qui n'existe plus, pour acheter mon premier disque de Bob Dylan.

* *The Importance of Being Earnest* (en français, *L'Importance d'être Constant*).